



Les nations fragiles
suite de la page 9

plus clairement entre culture et institutions, et en raisonnant à partir des principes, on pourrait reformuler l'analyse de Félix Mathieu à la lumière de l'autonomie dont les minorités nationales disposent dans les domaines qui les concernent en propre.

Par ailleurs, Félix Mathieu ne tire pas toutes les implications, théoriques ou empiriques, de la consociation. Ainsi, dans la conception d'Althusius, la consociation est un pacte. Or, la logique du contrat est celle de l'échange volontaire et de l'avantage mutuel. Pour qu'il y ait un contrat valide, il faut que toutes les parties contractantes y consentent librement. Si la consociation est possible, toutes les relations entre les peuples ne peuvent pas être ramenées à des rapports de force. La consociation suppose l'absence de contrainte et l'intérêt commun des parties.

Ainsi, dans le contexte canadien et québécois, le grand moment consociatif selon l'acception de Mathieu a été le gouvernement Lafontaine-Baldwin du Canada-Uni. Ce qu'il faut appeler le génie de Robert Baldwin a été de comprendre que, si les Canadiens catho-

liques du Bas-Canada et les Anglais protestants du Haut-Canada s'étaient révoltés contre le gouvernement colonial en 1837-1838, c'était que la raison principale de leur révolte n'était ni la langue, ni la religion, mais la violation de ce que l'on appelait à l'époque les «libertés britanniques». Il a donc entrepris de former une alliance entre les réformistes du Haut et du Bas-Canada, et a eu l'élégance rare, même s'il était à la tête du plus grand nombre de députés réformistes à la chambre, de laisser Louis-Hyppolite Lafontaine être le chef de cette alliance.

Enfin, dans un passage de son essai, Félix Mathieu rejette de manière cavalière la «neutralité axiologique» du chercheur. Je crains qu'il ne limite indûment la portée de son travail, en voulant le justifier par ce qu'il appelle sa «pertinence sociale». Étant, au contraire, convaincu de l'importance de l'impartialité du chercheur dans la recherche de la vérité, je conclurai en écrivant que les aspects scientifiques au sens strict du travail de Félix Mathieu s'adressent, non seulement aux partisans d'un fédéralisme renouvelé, mais encore aux lecteurs de tous les horizons, qu'ils soient fédéralistes à la Trudeau père ou indépen-

dentistes purs et durs. ❖

Une complaisance malsaine

David Santarossa
Université TÉLUQ

Stéphane Kelly
L'Enfant vieux. Éduquer et transmettre dans la société thérapeutique
Montréal, Les éditions du Boréal, 2025, 272 pages

Qu'on me permette de commencer ce texte avec une anecdote. Alors que j'enseignais au secondaire, une des problématiques existantes, et qui n'avait rien d'inédit, était la tricherie. Certains de mes élèves utilisaient toute sorte de stratagèmes plus créatifs les uns que les autres afin d'avoir un excellent résultat sans pour autant mettre les énergies nécessaires. La tricherie est sans doute vieille comme le monde, elle s'observe même dans la nature chez plusieurs espèces.

Cette conception «traditionnelle» de la tricherie, c'est-à-dire comme la manifestation d'une forme de paresse, n'était pas partagée par la direction de mon école. En effet, j'ai le souvenir très clair d'une rencontre où la technicienne en éducation spécialisée et le directeur expliquaient aux enseignants que si un élève trichait, ce n'était pas par paresse, c'était plutôt par un manque d'organisation. Selon eux, si l'élève en question avait étudié, ce qui semblait à leurs yeux relevés de l'organisation et non pas de la volonté, celui-ci n'aurait pas senti le besoin de tricher. Donc, à la suite de la tricherie, l'élève n'aurait pas la note de zéro, ce qui était habituellement le cas, il aurait plutôt droit à une reprise d'évaluation. Cette nouvelle évaluation serait sans surprise développée par l'enseignant, qui se voit ainsi ajouter des tâches à son horaire. L'élève, lui, devrait être accompagné par une éducatrice spécialisée en réussite scolaire afin de pallier ce manque d'organisation.

Dans cet exemple, on retrouve plusieurs caractéristiques propres à l'époque: le refus de réprimander un comportement, le refus d'accoler un échec à un élève, la bonne foi de l'élève tenue pour acquise et l'identification du problème d'un élève à un manque d'accompagnement plutôt qu'à un manque de volonté. Tous ces éléments font partie de ce que le sociologue Stéphane Kelly appelle la «culture thérapeutique» dans son essai *L'enfant vieux*, publié aux éditions Boréal à l'automne 2025. Selon Kelly, cette nouvelle culture aurait progressivement remplacé la «culture bourgeoise», soit la valorisation du travail, de la discipline et de la verticalité, à partir des années 1970.

Les principes «thérapeutiques» visaient et visent toujours le bien-être des enfants. Il est vrai que l'autorité a parfois, et peut-être souvent au XX^e siècle, profité de son statut pour en abuser. Cet argumentaire est aujourd'hui assez connu et justifie le développement de la culture thérapeutique. Ce désir de prendre davantage en compte les besoins de l'enfant a sans contredit apporté beaucoup de bienfaits aux principaux intéressés: droits de l'enfant, lutte contre l'intimidation, moins de violence à l'égard des plus vulnérables, etc. Loin d'être manichéen dans son analyse, Kelly souligne ces progrès à plus d'une occasion dans son essai. Toutefois, se peut-il que la culture thérapeutique, en devenant hégémonique, ait aussi engendré son lot de problèmes qui ne peuvent pas être réglés par cette même culture?

Dans la culture thérapeutique, on ne cherche pas à former de futurs consommateurs et de futurs travailleurs; on éduque des citoyens qui pensent à leur bien-être, qui veulent profiter de la vie ici et maintenant, qui doivent écouter leurs désirs et leurs intuitions, et qui doivent s'opposer aux institutions et aux normes culturelles qui peuvent être oppressives pour l'individu.

Jamais l'école et les parents, deux institutions au cœur de la socialisation des enfants, n'ont autant pris en considération le bien-être des enfants. Ceux-ci reçoivent des formations pour combattre le stress, ils ont des plans d'intervention individualisés, on leur offre des choix en fonction de leurs intérêts lorsque vient le temps de faire un projet scolaire, ils sont quasi constamment surveillés par des adultes pour prévenir le moindre problème, etc. Avec l'accent mis sur le bien-être de l'enfant, on devrait, logiquement, s'attendre à une hausse de leur bien-être, c'est même là l'objectif de cette culture thérapeutique. Or, nous savons que les taux d'anxiété sont beaucoup plus élevés qu'ils ne l'étaient il y a dix ans. C'est même devenu un lieu commun de dire que «les jeunes vont mal». Cette approche bienveillante qui engendre ce qu'elle prétend combattre devrait créer une dissonance cognitive chez les adeptes de la culture thérapeutique, mais ça ne semble pas être le cas, d'où l'urgence de lire l'ouvrage de Kelly.



Dans la première partie de son essai, Kelly entend expliquer la genèse de cette culture thérapeutique. Aux yeux du sociologue, cette culture s'est développée en opposition à une culture bourgeoise, qui serait propre au capitalisme. Dans la culture thérapeutique, on ne cherche pas à former de futurs consommateurs et de futurs travailleurs; on éduque des citoyens qui pensent à leur bien-être, qui veulent profiter de la vie ici et maintenant, qui doivent écouter leurs désirs et leurs intuitions, et qui doivent s'opposer aux institutions et aux normes culturelles qui peuvent être oppressives pour l'individu. Toutes ces idées ont émergé dans un contexte «hippie» de lutte contre l'ordre établi. Toutefois, et c'est là le paradoxe de l'histoire, ces idées ont été reprises par le capitalisme. Écouter ses besoins immédiats, n'est-ce pas là céder à ses impulsions, notamment en achetant des produits dont on n'a pas vraiment besoin? Lutter contre les normes, n'est-ce pas là ce que suggèrent bien des campagnes publicitaires?

Kelly ajoute que cette recherche du bonheur instantané s'est couplée avec l'implantation d'une panoplie d'experts thérapeutes dans toutes les sphères de la société. On le voit dans les écoles où fleurissent des spécialistes qui ont de moins en moins à voir avec le contenu disciplinaire et beaucoup plus avec le comportement et le bien-être des élèves. Évidemment, il ne s'agit pas ici de dire qu'une telle chose est condamnable en soi, il s'agit plutôt de brosser le portrait du changement sociologique et peut-être anthropologique qui a eu cours dans les dernières années.

Dans la deuxième section de son ouvrage, Kelly explique les effets de cette culture dans notre société. Le développement des

L'enfant vieux
suite de la page 11



médias sociaux coïncide avec que la culture thérapeutique. En effet, l'enfant, en étant sur son écran dans sa chambre, semble à l'abri des dangers et des échecs potentiels. De même, les liens qui soudent les groupes primaires, c'est-à-dire la famille, le voisinage et la communauté, se voient de plus en effrités au profit de liens virtuels.

Les rapports sociaux virtuels ont plusieurs caractéristiques qui n'ont rien à voir avec le monde d'hier. On y reçoit énormément de validation, on est constamment en communication, mais on est aussi extrêmement seul. On sait aussi aujourd'hui, et Kelly le documente bien, que les jeunes souffrent de ce mode de vie, alors qu'une utilisation accrue des écrans augmente les chances de souffrir de dépression.

Contre cette virtualisation des rapports sociaux, Kelly fait à plus d'une occasion l'éloge du jeu libre chez les enfants. Oserait-on même dire du «jeu plate»? Vous savez, ces journées interminables où les enfants ne savent pas quoi faire, finissent parfois par se trouver un projet, se chicanent, se réconcilient, abandonnent ou réussissent quand même ce projet. À travers ces journées, on se fait des amis et des ennemis, c'est tout simplement vivre en société.

Autrement dit, et c'est un peu ce que Kelly nous dit, grandir ne se fait pas de manière téléguidée, ni en se faisant expliquer par le monde des adultes comment régler des conflits. Il y a une part d'essai-erreur, de tester les limites, de parfois réussir, parfois d'échouer. À travers le jeu libre, l'enfant, être antifrangible par excellence, développe une carapace et une autonomie qui lui servira toute sa vie. C'est ce dont on prive les enfants en cherchant à les surprotéger.

En lisant les lignes précédentes, on peut avoir l'impression de lire une énième plainte du «vieux» qui répète la cassette du «dans mon temps». Mais ce n'est pas le cas. Kelly s'abreuve à bon nombre d'études en sociologie et en psychologie pour appuyer

son propos. Mais surtout, il critique le fait que ce soit justement le monde des adultes qui empêche les enfants de pratiquer ce jeu libre. C'est que les parents, qui avaient habituellement deux fonctions, affective et disciplinaire, ont oublié la seconde au profit de la première. Un parent souhaite évidemment le bien-être de son enfant, mais cette tendance toute naturelle doit être contrebalancée par un désir de voir son enfant devenir autonome et par le fait même vivre des échecs. C'est maintenant un fait bien établi que les enfants occidentaux, et c'est sans doute encore plus vrai pour le Québec, sont aujourd'hui surmédicamentés. Dès l'apparition d'une difficulté, il semble inconcevable pour plusieurs que la solution se trouve chez l'enfant lui-même, d'où la recherche d'une pilule pour surmonter la difficulté.

C'est cette réflexion qui nous amène à la troisième section du livre qui se tourne vers les solutions à ce problème. Plutôt que de se tourner vers les individus qui vivent des difficultés, Kelly décide de se tourner vers ceux qui vivent des réussites afin de savoir quelle est leur recette. Résumons-la brièvement: la verticalité. Ceux qui réussissent cultivent le sentiment qu'ils peuvent en faire plus, que leur destinée est entre leurs mains, ils ont des modèles qui proposent, voire imposent, des normes. Il ne s'agit pas d'avoir un regard simpliste et de défendre l'idée que tout un chacun est responsable de son propre succès et qu'une telle vision doit mener à du chacun-pour-soi. Toutefois, il semblerait que le fait de croire en ses capacités de surmonter un obstacle a un effet de prophétie autoréalisatrice.

L'époque nous exhorte à la bienveillance. Toutefois, la bienveillance généralisée peut facilement se transformer en complaisance. Il importe donc de redonner ses lettres de noblesse à cette qualité humaine qui doit s'exercer de manière ponctuelle et non systématique. Il est possible d'avoir de hautes attentes envers nos enfants, tout en ayant l'empathie pour les accompagner durant leurs échecs. ♦

L'Action nationale Février 2022
Vol. CXII, no 2

Mémoire, deuil et nation

Où sont les restes des enfants inhumés au pensionnat
autochtone de Kamloops?
— Jacques Rouillard

La mémoire orpheline des patriotes exilés en Australie
— Gilles Laporte

Mémoire, deuil et nation dans Maria Chapdelaine.
Une légende funèbre
— Jacques Cardinal

Les numéros publiés par L'Action nationale reste disponibles
en version papier ou numérique sur le site

action-nationale.qc.ca

Annie Desrochers et Christian Quesnel
Transmission. Les héritages de la Baie-James
Montréal, Écosociété, 2025, 108 pages

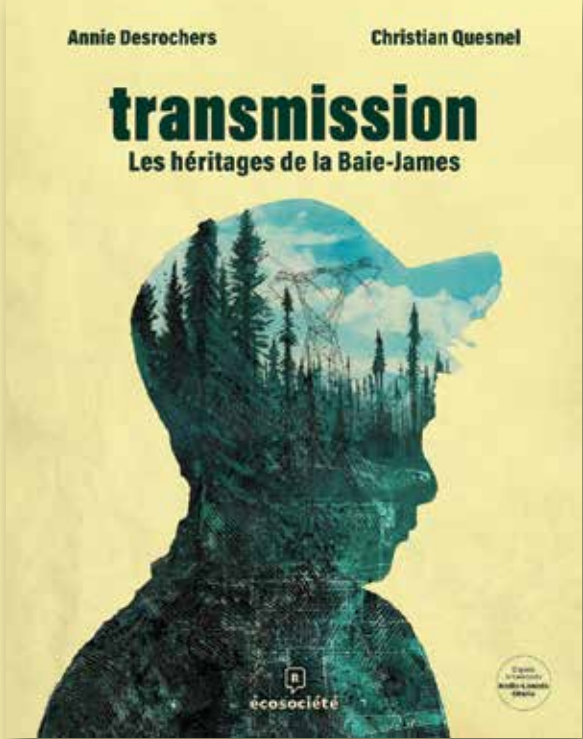
Au nord de Matagami débute la longue, très longue route qui nous mène aux territoires cris et à la Baie-James. Cette Baie-James qui a quelques allures de mythe pour le Québec moderne, puisque la construction des grands barrages a marqué un tournant dans notre histoire. Annie Desrochers nous y entraîne dans un *roadtrip* à saveur familiale, tout en images, qui aborde de grands enjeux et choix de la Révolution tranquille, qui sont d'ailleurs encore d'actualité dans le Québec du XXI^e siècle.

Énergie, génie québécois, identité nationale, développement du territoire, conscience environnementale, et liens avec les Premières Nations, tels sont ces différents thèmes qui gravitent autour de ce voyage narré par l'animatrice bien connue de l'émission de fin d'après-midi sur les ondes montréalaises de Radio-Canada. Le point de départ de sa proposition repose aussi sur un drame familial qui rencontre la politique, puisque nous apprenons que l'animatrice est la petite-fille de Paul Desrochers, l'éminence grise de Bourassa. C'est ce dernier qui a eu la charge de mettre en place le «projet du siècle». L'homme a tragiquement mis fin à ses jours en 1983.

La petite-fille, qui a éprouvé jeune une grande admiration pour son grand-père paternel, et au-delà du tabou qui a marqué l'histoire de sa famille, n'est pas dupe: s'il était respecté par plusieurs, Paul Desrochers était détesté par d'autres. Son allégeance à l'idéologie libérale fédérale le rendait intransigeant à l'égard des «séparatistes», et l'homme en était un, en quelque sorte, puisqu'il avait lui-même séparé à un point tel sa vie personnelle et sa vie professionnelle qu'il a fait planer par sa mort prématurée une ombre sur ce que le passé laisse en suspens et occulte, et ce que l'avenir lance comme pistes. D'où l'idée de la transmission.

Entrainant trois de ses garçons avec elle sur la route qui la mène à la Baie-James et en Eeyou Istchee, de Chisasibi à Radisson, son voyage recompose en filigrane la trame d'évènements qui nous questionnent sur les orientations du Québec de l'époque ayant fait le choix de l'électrification. Le questionnement adopte un registre similaire à *J'aime Hydro*, avec des accents plus dramatiques, et nous ramène en arrière pour comprendre l'évolution des débats sur l'énergie qui se sont tenus dans les années 1970 opposant les défenseurs de l'hydro-électricité à ceux tentés par la filière nucléaire, dont Jacques Parizeau.

Au carrefour de l'histoire nationale et économique, ce récit graphique (qui fait suite à un balado) s'offre comme un délice pour les yeux, en plus de revisiter avec une sensibilité renouvelée un épisode capital pour comprendre l'évolution du Québec moderne. Les dessins de Christian Quesnel ravivent des jalons marquants de l'histoire de la société d'État et



de ses impacts sur la société québécoise. Quesnel reprend avec élégance des images d'archives qui nous font voir de l'intérieur comment a été mis sur pied le projet du siècle. En pleine période de turbulences autour des questions nationale et linguistique, la Baie-James se présentait comme un projet nationaliste prometteur de 100 000 emplois donnant également un élan à des firmes de génie-conseil qui ont marqué le Québec Inc. C'est non seulement l'enjeu de fierté que soulèvent les barrages, mais un regard sur notre histoire et son imprégnation dans l'imaginaire collectif des Québécois qui semble interpeller Desrochers. Cette dernière se demande si les enjeux plus «identitaires» qui se sont imposés à l'époque n'ont pas «occulté» la portée du projet. Elle n'apporte pas de réponse ferme. Mais lance au lecteur une réflexion sur les priorités qui devraient être les nôtres. C'est une manière délicate, subtile, de réfléchir à l'avenir du Québec. Au lecteur, alors, d'interpréter et, surtout, de réfléchir à cette transmission qu'implique le projet québécois.

Au sujet des Crys, la bande dessinée présente le point de vue des communautés qui ont dû composer avec ce fer de lance de notre modernisation. Les grands chantiers ont impliqué pour elles une transformation radicale. C'est là une autre forme de transmission... moins reluisante. Une image percutante nous montre d'ailleurs le grand réservoir Robert-Bourassa avec, pour centre, une petite île... autrefois sommet d'une montagne au cœur du territoire de chasse d'une famille crie, submergée en cette année 1975. Même s'il s'agit du premier traité moderne avec les Premières Nations, la Convention n'est pas parfaite. Et malgré la Paix des Braves de 2001, nous découvrons, avec les Desrochers, la réalité des Crys sur le terrain.

Transmission est une bande dessinée bien réalisée, esthétiquement belle, mêlant l'histoire personnelle à l'héritage collectif du Québec. Au-delà de son histoire familiale, Annie Desrochers jette un regard attentif et intéressé sur un des grands moments qui a façonné notre histoire. Elle nous interroge du même coup sur la manière d'assurer la suite du monde. Avouant avoir admiré son grand-père lorsqu'elle était jeune, sans vraiment savoir ce qu'il tramait dans les coulisses du pouvoir, elle délaisse à la fin la scène épique de la politique et des grands chantiers pour emprunter un sentier plus modeste, où c'est l'équilibre à trouver entre la carrière, l'engagement et la vie privée qui se pose au premier plan. Sans doute victime de lui-même, ou de la polarisation de son temps, Paul Desrochers aura amené malgré lui sa petite-fille à des constats sur les valeurs qui font une vie bonne: qu'une vie bien remplie n'est sûrement pas celle où le dévouement au travail est absolu, mais celle où le travail doit aussi céder sa place à une vie familiale plus épanouie, où l'on est simplement présent à ceux qu'on aime, qui assureront malgré eux la suite. C'est peut-être là que se trouve le vrai sens de la transmission que nous offre ce beau roman graphique.

Pascal Chevette
Chef de pupitre, littérature